



DISCOURS

QUI A REMPORTÉ
LE PRIX D'ÉLOQUENCE

A L'ACADÉMIE

DES

JEUX FLORAUX DE TOULOUSE,

Le 3 Mai 1760.

Par le P. CERUTTI, Jésuite.

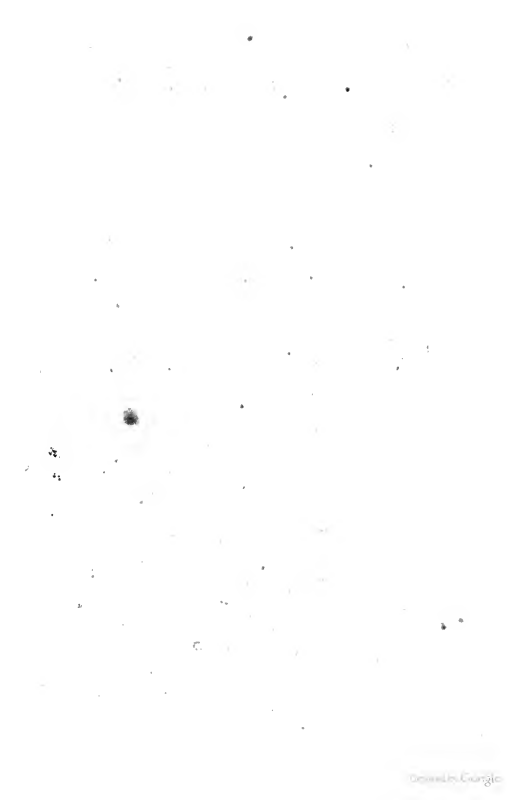


A LYON,

Chez AIME' DELAROCHE, Imprimeur - Libraire
de la Ville & du Gouvernement, aux Halles
de la Grenette.

M. DCC. LX

AVEC PERMISSION.





DISCOURS.

*Pourquoi l'Eloquence est-elle moins
florissante dans les Républiques moder-
nes, qu'elle ne l'étoit dans les anciennes?*

L'ÉLOQUENCE née au milieu
des Républiques, pour leur
imprimer le mouvement & la vie,
ne l'a cependant pas fait par-tout
avec le même zele ni le même succès.
Si l'on a vu des Républiques où,
faisant usage de toute sa force, elle
ait frappé de ces coups hardis &
puissants, qui suffisoient pour changer

A ij

la marche de l'État , ou pour en arrêter la chute ; combien d'autres, chez qui foible, languissante, abattue, cette mere de la liberté se condamne à l'inaction, & où, loin de mouvoir l'État, elle est enchaînée avec lui au joug de la politique. Quelle pourroit être la source d'une différence si marquée & si étonnante ? N'en cherchons point d'autre que le génie même de ces Gouvernements, plus ou moins análogue au génie de l'Éloquence.

Le premier & le plus beau talent de l'Éloquence, c'est celui d'émouvoir, je veux dire, de transmettre aux autres la chaleur & l'enthousiasme dont on est soi-même pénétré. Deux ressorts communiquent à notre ame cette chaleur & cet enthousiasme,

le sentiment & l'imagination. Les passions vives influent sur le premier de ces deux ressorts ; les objets frappants , sur le second : l'un est l'ouvrage du caractère ; l'autre l'est des circonstances : tous les deux nous rendent vraiment éloquents, en nous élevant au dessus de nous-mêmes ; le sentiment en élevant notre cœur , l'imagination en élevant notre esprit. Qu'on rapproche l'une de l'autre ces deux racines de l'Éloquence : parvenue à son comble, elle donne naissance au grand Orateur. Qu'on les détruise toutes deux, & à l'Orateur qui peint la nature , succede le Déclamateur qui la méconnoît , ou le Philosophe qui se borne à la découvrir. (*)

(*) C'est, je crois , de faire entrer la raison dans confondre les genres, que l'idée qu'on se forme de la

Pourquoi donc l'Éloquence est-elle moins florissante dans les Républiques modernes, qu'elle ne l'étoit dans les anciennes? Sans doute parce que ces dernières étoient, par leur constitution même, beaucoup plus propres à élever le cœur & l'esprit de leurs Orateurs; à former en eux un caractère plein de force, & à les placer dans d'heureuses circonstances; à leur inspirer des passions vives, & à leur présenter des objets frappants; à ébranler, en un mot, leur ame par les deux grands ressorts

vraie Éloquence. La raison nous convainc, mais ne nous persuade point : elle fait prouver, approfondir, instruire; mais non émouvoir : elle préside à la Logique, à la Métaphysique, à la Morale; mais on ne peut pas dire qu'elle préside à la vraie Éloquence. On l'avouera aisément :

l'homme éloquent n'est pas celui qui raisonne avec justesse, avec profondeur; c'est celui qui rend avec énergie ce qu'il sent avec transport; c'est celui qui nous échauffe par la chaleur du sentiment & de l'imagination; non celui qui nous éclaire par la lumière & la vérité de ses raisonnements.

de l'Éloquence , le sentiment & l'imagination.

Telle est ma réponse à une question si riche par son étendue , & si intéressante par sa nouveauté. Essayons de l'affermir , cette réponse , sur des preuves qui la rendent , sinon la plus ingénieuse , du moins la plus juste.

P R E M I E R E P A R T I E .

POUR réveiller avec force , dans l'ame des Orateurs , ce sentiment profond , durable , impétueux , l'organe des grandes passions , & le premier ressort de l'Éloquence , les anciennes Républiques avoient recours à deux impressions aussi puissantes que naturelles ; à l'amour de la patrie & à celui de la gloire. Pénétrons dans l'auguste sanctuaire , où

jadis les Périclès, les Démosthène, les Ciceron venoient forger ces armes si souvent victorieuses de l'orgueil de Rome & d'Athenes. Quelle Divinité présidoit aux travaux & facilitoit le triomphe de ces grands hommes? la gloire de concert avec la patrie. Ce sont elles dont la voix touchante animoit celle de l'Orateur; elles qui dans le cabinet conduisoient sa main, échauffoient son génie; elles dont l'image enflammée, sans cesse présente à son cœur, y rallumoit, y redoubloit à chaque instant le sentiment & l'enthousiasme.

Si les Républiques modernes donnent rarement à l'Univers un si grand & si beau spectacle, ce n'est pas que l'amour de la patrie ni que celui de la gloire en soient bannis. Nés avec

la liberté, l'un & l'autre y fleurissent avec elle ; mais privés des mêmes aliments , & plus foibles dans leur principe, doit-on s'étonner que leur action y soit moins vive & leurs influences moins fécondes ?

Et d'abord, s'il nous faut remonter jusqu'à la source des choses, & séparer les objets pour les mieux saisir : qu'est-ce que l'amour de la patrie ? l'intérêt public devenu le seul intérêt personnel. Un pareil amour est donc étranger dans ces gouvernements , où la trop grande inégalité des citoyens ne leur permet pas de s'incorporer , pour ainsi dire , les uns avec les autres , & où par conséquent l'intérêt de l'un n'est presque jamais l'intérêt de tous. Les Républiques chez qui l'union de ces deux

intérêts est l'ouvrage & en même temps le soutien d'une heureuse égalité, sont donc les seuls gouvernements où réside & triomphe le véritable amour de la patrie. Établi chez elles sur les fondemens de l'égalité, cet amour y fera donc d'autant plus triomphant, d'autant plus fécond en sentimens sublimes, d'autant plus propre à inspirer un Orateur, que l'égalité y sera plus parfaite. Or quelle République porta jamais l'égalité à ce haut degré de perfection où l'ont vu briller si long-temps Rome & Athenes.

Là, si nous en exceptons une poignée d'infortunés, victimes déplorables, mais nécessaires, de l'indigence & de l'État, tous les Citoyens étoient mis au rang des hommes; ils

naïssent & vivoient égaux. La même liberté leur donnoit les mêmes forces & les mêmes droits. Sujets à la fois & Monarques, ils obéïssent aux Magistrats & les jugeoient, ou, pour mieux dire, ils jugeoient le Magistrat & n'obéïssent qu'à la loi. Elle leur tenoit lieu de maître, & pour tout joug leur imposoit celui du bonheur public & de l'égalité. On avoit, il est vrai, marqué des rangs, dressé des tribunaux & presque des trônes; mais chacun pouvoit au moins espérer d'y monter; mais aucun n'y montoit que conduit par la main de tous les autres. Laboureur, Chevalier, Soldat, Sénateur, Artisan, Consul, ces titres, si distingués entre eux, se perdoient sans retour dans celui de Citoyen, le pre-

mier & le plus respectable de tous. Là, sur-tout, on ne remarquoit pas cet intervalle immense, qui dans la plupart des Républiques modernes sépare, à la honte de l'humanité, la sphaere des Grands de celle du Peuple. Celui-ci n'étoit pas esclave; ceux-là n'étoient pas tyrans : le Gouvernement ne condamnoit pas les uns à l'orgueil & à la mollesse, ni l'autre à la douleur & à l'avilissement : on ne pouvoit pas comparer les premiers à des Dieux mal-faisants & avarés, dont il fallût couvrir sans cesse l'autel d'offrandes & de victimes; on ne pouvoit pas comparer le second à une bête féroce qu'on ne pût dompter qu'en la chargeant d'entraves, & qu'en la dénaturant. Éclairés sur leurs vrais intérêts, le Peuple & les

Grands n'ignoroient pas que leur bonheur mutuel résultoit de leurs forces mutuelles ; qu'affoiblir ce grand édifice d'une part , c'eût été en même temps l'affoiblir de l'autre ; que l'équilibre de leur puissance réciproque en faisoit l'appui ; que sans cet appui la République eût ressemblé à une machine dont les ressorts, ici trop foibles , là trop puissants , n'auroient agi les uns sur les autres , que pour se repousser ou que pour se détruire.

Fondé sur l'égalité, l'amour de la patrie se communique à l'Orateur , de même qu'au Citoyen , par la voie de l'éducation ; nouvel avantage des anciennes Républiques sur les Républiques modernes. A Rome , à Athènes , l'éducation n'étoit autre chose

que l'art de montrer par-tout l'idée du bien général, jointe à l'idée du bien particulier ; c'est-à-dire, qu'un motif & qu'une leçon continuelle de l'amour de la patrie. Dans l'homme on ne cherchoit qu'à façonner le Citoyen : c'étoit sur le Citoyen & pour le Citoyen uniquement que l'on élevoit le Guerrier, le Politique, le Philosophe, aussi bien que l'Orateur. Sans l'amour de la patrie, les talents, les vertus en perdoient le nom, ou du moins la gloire, & jamais le titre de grand homme n'y étoit prononcé que pour nommer celui qui avoit exécuté ou souffert de grandes choses pour la patrie.

Différentes des Républiques modernes, où l'on ne parle que d'arts, de commerce, de richesses, les an-

ciennes Républiques parloient, avant toute chose, de gouvernement, de législation, de patrie. Ce mot de patrie, ce mot si touchant, si expressif, si cher pour quiconque a un cœur & la liberté, ce mot presque oublié ailleurs, Athenes & Rome, en le gravant dans tous les cœurs, le faisoient retentir de toutes parts. Il présidoit aux festins, de même qu'aux combats; aux jeux aussi bien qu'aux affaires. Dans les places publiques, il assembloit & ravissoit la multitude; dans les maisons privées, il faisoit les délices & comme la principale richesse de chaque famille; on l'y entendoit plus souvent que celui même de pere, de fils, d'époux: l'enfant le bégayoit au berceau; le vieillard le prononçoit avec chaleur

au lit même de la mort ; c'étoit , pour ainsi dire , le cri de l'État ; après le nom des Dieux , il n'en étoit point de plus connu ni de plus révééré.

L'amour de la patrie né de l'égalité , fortifié par l'éducation , prenoit son dernier & plus grand accroissement des assemblées publiques , si fréquentes à Rome & à Athenes. Au milieu de ces assemblées , la patrie étoit comme dans un temple , où elle recevoit l'hommage & les vœux de ses adorateurs. C'est - là qu'on venoit lui sacrifier son cœur , à la face de toute la République ; là , qu'on encensoit ses autels , & que l'on couronnoit sa statue ; là , que triomphoient ses héros , & que s'expliquoient ses oracles ; là , que dans le silence des passions particulières ,
la

la passion générale parloit éloquemment à tous les Citoyens ; là, que chacun d'eux avoit un peuple à conduire, un Empire à soutenir ; là, que s'élevoit enfin le trône de l'égalité, & par conséquent la véritable place de l'amour pour la patrie. (*)

L'enthousiasme patriotique y étoit ou y devenoit bientôt général. Les âmes les plus froides, les plus insensibles ne tarديوient pas long-temps à s'animer, à s'enflammer, au milieu d'un peuple d'âmes brûlantes & passionnées à l'excès pour la patrie. Le feu gaignoit de proche en proche, & bientôt ce n'étoit plus qu'un vaste & merveilleux incendie, d'où l'on

(*) A Athenes, un étranger qui se mêloit dans l'assemblée du peuple, étoit puni de mort. C'est, dit M. de Montesquieu, qu'un tel homme usoit le droit de souveraineté. *Esprit des Loix, liv. II. chap. 11.*

rapportoit chez foi , avec les plus vives flammes de vertu , un zele ardent & capable de tout dire comme de tout faire pour l'idole à qui l'on venoit de se dévouer.

Tel étoit à Rome & à Athenes, le premier moyen d'inspirer de grands sentimens, un grand amour pour la patrie. Or qui doute que ce ne fût là une source intarissable d'Éloquence ? Qui doute qu'à la vue des malheurs ou des succès, des périls ou des erreurs de la patrie, un Citoyen qui l'adoroit, ne pût devenir Orateur, & Orateur d'autant plus sublime, qu'il l'adoroit avec plus de transport ? Qui doute qu'à l'aspect de Catilina, Brutus n'eût pu remplacer Cicéron ? que Philippe n'ait formé en partie Démosthène ? que le Payfan du Danube ne dût à

son amour pour la patrie & pour la liberté , ce courage & cette Éloquence que Rome même admira ? (*) Qui doute enfin que dans des Républiques, telles que les Républiques modernes , où les germes du patriotisme sont moins développés , où l'égalité est moins parfaite , l'éducation moins heureuse & les assemblées publiques plus rares , il n'y ait aussi moins de chaleur dans le sentiment , & par-là moins de grands Orateurs ?

A cette première impression , si favorable à l'Éloquence, les anciennes Républiques en ajoutaient une seconde, qui lui étoit plus favorable

(*) On doit dire la même chose de ce Scythe qui fut député vers le Conquérant de la Grèce, & qui lui tint cet éloquent discours que rapporte Quinte Curce , au livre VI de son Histoire.

encore , l'amour de la gloire. Je nomme ainsi le desir que nous avons tous d'étendre & d'embellir de plus en plus l'idée si chérie de notre existence. Ce desir, fruit d'un goût exquis pour le grand , & de tous nos desirs , sinon le plus vif, du moins le plus durable, est sans contredit ce qu'il y a de plus propre à échauffer, à exalter dans l'Orateur le sentiment. Il peut seul douer son ame de cette activité, de cette hardiesse, de cette constance, qui l'élevant au dessus d'elle-même & de toutes fortes d'obstacles, la placent, si j'ose ainsi parler , au faite du sublime. Aussi ce desir appliqué au sentiment des Orateurs de Rome & d'Athènes, avec toute la force & les influences dont il est susceptible ; aussi les

sources presque immenses de gloire qui leur étoient ouvertes, font-ils ce qui contribua le plus à les y faire fleurir en si grand nombre & avec tant d'éclat. (*)

Dans ces deux Républiques, le don de soumettre les esprits en les charmant, n'étoit point, ainsi que dans nos Républiques modernes, un talent dont on méconnoît les avantages, ou dont on redoutât l'empire. On ne bernoit pas la récompense qui lui étoit due, à ces vains éloges, par lesquels la médiocrité cherche en quelque sorte à s'allier avec le génie ;

(*) Le goût de l'Éloquence étoit devenu si général vers la fin de la vie de Cicéron, que les femmes mêmes en faisoient gloire. Valere Maxime fait mention d'un discours qu'Hortensia, fille du cé-

lebre Orateur Hortensius, prononça en public, pour faire exempter les Dames Romaines de la taxe que les Triumvirs leur avoient imposée. *Valere Maxime, liv. VII, chap. III.*

B ii j



ou à de modiques pensions, bien plus faites pour les vœux de l'indigence que pour le desir de la gloire. Un tribunal dans le Sénat, une chaire dans le Lycée n'étoit pas le degré le plus sublime où l'ambition de l'Orateur osât élever ses regards. Resserrée dans une si étroite prison, de quels efforts auroit-elle été capable ? Avec quel courage se feroit-elle élancée dans une carrière si étendue du côté des difficultés, & en même temps si bornée du côté des récompenses ? Est-ce pour de pareilles récompenses, est-ce à l'aspect d'une si petite gloire, que la Grece auroit vu son Démosthene, ici haranguer une mer en furie, là gravir contre des rochers escarpés ; tantôt se condamner, par de lents préparatifs, à une longue &

obscure retraite ; tantôt s'immoler ,
 par de tristes mais utiles essais , à la
 dérision publique ; faire , en un mot ,
 pour s'asseoir sur le trône de l'Élo-
 quence , plus d'efforts & de sacri-
 fices que n'en fit le rival d'Achille
 pour s'asseoir sur le trône de l'Uni-
 vers. (*)

Non ; c'est en vain que l'on cher-
 cheroit à établir l'Éloquence dans
 des régions aussi stériles que celles
 qu'on vient d'indiquer. Semblable
 à ces plantes qui demandent pour
 croître, le sol le plus fécond & le
 climat le plus favorable , ce n'est ,
 si j'ose le dire , que sous le climat
 fortuné de la gloire & sur le sol
 bienfaisant des honneurs qu'on peut

(*) *O Athéniens , s'é- louer de vous ! Démo-
 crioit Alexandre , qu'il sthene en auroit pu dire
 m'en coûte pour me faire autant.*

espérer de la voir germer & fructifier. Telles étoient Rome & Athènes. Sur ces deux théâtres chéris de la liberté, l'Éloquence, sa compagne & son soutien, en secondant ses travaux, partageoit son triomphe. Et quel triomphe ! L'hommage & les acclamations de tout un peuple, non moins éclairé qu'indépendant ; ou, si l'on veut, le cri & le concert unanime d'une admiration universelle ; avec le tribut si flatteur de l'admiration, le tribut plus flatteur encore de l'amour & de la reconnaissance ; une renommée éclatante, étendue, immortelle ; &, ce qui touche infiniment plus un Citoyen, la confiance publique ; le seul despotisme qui puisse s'allier avec la liberté & l'humanité, celui qui s'exerce par

la persuasion ; un passage naturel & rapide aux premiers postes de l'État, les prérogatives les plus desirables, les titres les plus recherchés, les monuments les plus augustes, le sceptre même du gouvernement, tous les trésors enfin & toutes les palmes de la gloire ; voilà la récompense ordinaire & comme le prix qu'on y proposoit aux Orateurs, voilà la perspective offerte à leur ambition, dès l'entrée de la carrière.

Quel point de vue plus capable d'émouvoir, d'animer, de précipiter le sentiment ? Quel spectacle plus attrayant pour l'Éloquence, que celui d'un Périclès, apaisant & soulevant à son gré, pendant près de neuf lustres, le génie volage autant qu'impérieux d'Athenes ; que celui

d'un Démosthène recevant des mains de la patrie, & à la face de toute la Grece, une couronne d'autant plus précieuse, que décernée par la reconnoissance, elle lui fut disputée en vain par la jalousie ; que celui d'un Démétrius, que l'amour & l'admiration reproduisent de tous côtés en airain, & placent dans un même jour, sur une infinité de chars de triomphe ; (*) que celui enfin d'un Ciceron, porté de la tribune aux harangues sur le siege du Consulat, & ajoutant le premier, au titre superbe de Chef des Romains, le titre, mille fois plus beau, de leur pere. Doit-on être surpris que pour attein-

(*) Parmi les trois cents soixante statues érigées par les Athéniens à Démétrius de Phalere, il y en avait un grand nombre qu'on avoit élevées sur un char attelé à deux chevaux.

dre à la même gloire, un peuple de concurrents embrassât les mêmes travaux; que les mêmes motifs produisissent en eux les mêmes passions, & celles-ci les mêmes efforts? Doit-on être surpris qu'il s'élevât tant d'Orateurs, & de si grands Orateurs, là où tout grand Orateur étoit un grand homme, & où le premier des Orateurs devenoit le premier des Citoyens?

Il en est du sentiment qui conduit à l'Éloquence, comme de celui qui conduit à l'héroïsme. De grandes passions peuvent seules lui imprimer de grands mouvements. Faites passer dans l'ame la plus vulgaire une de ces grandes passions; à ses approches l'homme médiocre expire, & le grand homme commence. C'est

l'aiman qui agite le plus dur des métaux. C'est qu'en agitant l'ame, les grandes passions l'agrandissent au point de l'égaliser aux plus vastes objets ; c'est qu'ainsi agrandie, elle ne voit plus rien au dessus d'elle ; qu'à ses yeux, si l'on peut s'exprimer de la sorte, les plus hautes montagnes s'applanissent, & le ciel même s'abaisse ; c'est que semblable alors à un aigle, dont l'œil soutient sans peine les regards du soleil, elle envisage de sang froid le péril, la douleur & la mort même, ces monstres dont l'aspect épouvante si fort le commun des mortels. (*)

(*) Je prends ici le mot de *passions* dans le sens le plus général, en tant qu'il exprime des desirs, des craintes, des espérances, une suite de sentiments vifs & profonds, quel que soit leur objet. Il est aisé de concevoir que ces sentiments peuvent seuls tirer l'ame de son état de langueur & d'indifférence, & lui donner ces violentes, ces rapides secousses sans lesquelles personne ne sauroit être vraiment éloquent.

De plus grandes passions, jé m'explique : un plus grand amour pour la gloire & un plus grand amour pour la patrie ; c'est par-là que les anciennes Républiques étoient plus propres que les Républiques modernes à faire mouvoir dans les Orateurs ce sentiment qui est le premier ressort de l'Éloquence. Par quel art réussirent-elles mieux aussi à faire mouvoir dans eux le second ressort, l'imagination ? C'est ce que je vais exposer dans les réflexions suivantes, que je consacre, comme les premières, bien plus à l'amour de la vérité qu'à l'amour de la gloire.

SECONDE PARTIE.

Le propre de l'imagination est de peindre, ou, ce qui est le même, de saisir avec chaleur & de transmettre avec force les différentes images que présentent les différents objets. L'étendue des images que l'on saisit, & la foule des spectateurs auxquels on les transmet, c'est-à-dire, les grands sujets & les grands théâtres ; tels sont donc les deux moyens les plus sûrs d'enflammer l'imagination d'un Orateur.

Les grands sujets, en élevant son esprit, étendront au loin la sphère de ses idées ; lui découvriront dans les objets les points de vue les plus frappants & les plus nouveaux ; seront pour lui une source intarissable

de traits hardis , de situations intéressantes, de vastes & de magnifiques tableaux.

Les grands théâtres prêteront aux mouvements de l'Orateur une liberté, une variété qui en relevera la justesse & l'harmonie ; faciliteront son effor ; rendront sa marche & plus rapide & plus sûre ; mettront enfin dans son jeu & dans son action, une vérité & une majesté que l'on cherchera toujours vainement ailleurs.

C'étoit le double avantage des Orateurs de Rome & d'Athenes, & une des raisons qui contribuoient le plus à la supériorité de leur Éloquence. Appliquée aux plus grands sujets, & placée sur les plus grands théâtres, elle touchoit, pour ainsi dire, de tous côtés au sublime ;

pour y atteindre , elle n'avoit qu'à s'élever autant que le fujet, ou qu'à s'agrandir autant que le théâtre.

A s'élever autant que le fujet. Étoit-ce à Athenes, étoit-ce à Rome, qu'on voyoit la Politique jalouse d'abaïſſer l'Éloquence , tenir toute ſeule les rênes du gouvernement ; diſcuter , loin des yeux de ſa rivale, les grands intérêts de l'État, la cauſe publique ; lever le bras de la vengeance ſur quiconque oſeroit ouvrir ſans ſon aveu les yeux à la lumière, & la bouche à la vérité ? Étoit-ce à Rome, étoit-ce à Athenes que l'intérêt de certains corps ſouverains , ou celui de quelque particulier deſpote, retenoit ſans ceſſe les Orateurs ſous le joug des petits objets ; empriſonnoit leur imagination dans le
labyrinthe

labyrinthe obscur de la chicane ; traçoit autour de leur zele un cercle étroit, au delà duquel il devoit ou s'arrêter ou ramper ?

Démosthene, Ciceron ! vous ne connûtes jamais un pareil esclavage. Interpretes souverains de la patrie, dépositaires nés de ses plus chers intérêts, vous portiez devant elle le flambeau de la Politique, en même temps que celui de l'Éloquence. Les plaintes de la République, ses vœux, ses besoins, sa cause en un mot, voilà la premiere cause qui vous étoit confiée. Pour la traiter avec succès, vous pouviez également tout ofer & tout dire. Rien n'arrêtoit, rien ne gênoit l'usage de vos forces. Après avoir fait gronder le tonnerre dans la place publique, & sur la tête de

la multitude, vous le faisiez éclater fans peine sur les maisons privées, sur les tribunaux domestiques , sur la tête même des Rois. Aucune des parties du gouvernement ne vous étoit étrangere : le dépôt sacré des loix , les nœuds qui formoient les alliances, l'olivier bienfaisant de la paix, le glaive exterminateur de la guerre, les instrumens du bonheur & du malheur des peuples, étoient remis entre vos mains : elles tenoient la balance où se pesoient les destins de l'Empire, & quelquefois les destins du monde.

De si belles causes pouvoient-elles n'être pas fécondes en grandes idées & en grandes images ? Car qu'est - ce qu'une grande idée ou qu'une grande image ? celle qui nous

présente un grand objet. Quelles idées ou quelles images devoient donc paroître plus grandes aux yeux d'Athenes & de Rome, que celles qui avoient pour objet leurs plus grands intérêts & leurs plus grandes passions? Et, s'il est vrai que la moitié de l'Éloquence consiste à peindre, quel plus fort encouragement pour elle, que des Républiques où de si grands objets venoient s'offrir d'eux-mêmes à son pinceau?

Aussi parmi les Orateurs qui brillèrent en foule au milieu des anciennes Républiques, qui sont ceux dont l'Éloquence jeta le plus grand éclat, & fixa dans tous les siècles, les premiers regards de la renommée? Ne sont-ce pas les mêmes qui par leur position ou par leur génie touche-

rent de plus près ou plus long-temps
aux grands objets dont nous parlons ?

N'est-ce pas Démosthène , opposant aux intrigues & à l'ambition de Philippe, son zele & ses talents; réveillant Athenes du profond sommeil dans lequel l'Usurpateur cherchoit à la surprendre; lui découvrant dans le lointain, & au sein du calme dont elle s'applaudissoit , le nuage affreux dont les flancs entr'ouverts alloient bientôt vomir sur elle les feux de la tempête; affermissant d'une part les plus timides, de l'autre déconcertant les plus téméraires ; ici fixant les plus volages, là fléchissant les plus obstinés ; faisant briller, pour la dernière fois, aux yeux de la Grece abattue , le fer de la vengeance & l'étendard de la victoire ;

réussissant enfin, sinon à prévenir, du moins à retarder le débordement de la tyrannie & la fuite de la liberté.

Ne sont-ce pas les Gracques , (*) ces deux fameux Romains, que les mêmes passions & la même Éloquence rendirent tout ensemble les Dieux tutélaires de la multitude & les tristes victimes des Grands ; ces deux Orateurs, que l'on vit ébranler avec tant d'effort, l'édifice où l'inégalité avoit commencé de jeter les fondements de la servitude ; citer au tribunal du peuple le Sénat lui-même ; soulever l'intérêt contre l'orgueil ; encourager des rebelles pour punir des tyrans ; changer les maîtres en

(*) Rien n'est peut-être plus éloquent que ce que Cicéron & Plutarque nous ont conservé des discours de ces deux Tribuns. Voyez Cicéron, au livre III *de Oratore*, & Plutarque dans la vie des Gracques.

esclaves, & ceux qu'on vouloit faire esclaves, en maîtres; ôter à une partie de Rome ses chaînes, pour les donner à l'autre?

N'est-ce pas enfin Cicéron, le défenseur des Rois, le vengeur des peuples, & la gloire de l'esprit humain? Cicéron luttant contre tous les ennemis de l'État, avec autant de zèle & plus de succès encore que contre les siens propres; terrassant Marc-Antoine, Verrès, Catilina; accablant sous le poids de son génie trois génies également nés pour la honte & le malheur de la République, le flatteur de César, le tyran de la Sicile, & l'assassin de la patrie; vengeant le nom Romain des bassesses de l'un, des cruautés de l'autre, & des fureurs du troisieme; élevant,

en un mot, sur les débris de ces trois brigands, trois monuments aussi pompeux que durables, l'un en l'honneur de la Liberté, l'autre en l'honneur de la Justice, & le troisieme en l'honneur de l'Humanité.

C'est ainsi que l'imagination excitée par les grands sujets, excite & enflamme à son tour l'Éloquence. Dépourvus presque entièrement d'un pareil secours, comment les Orateurs des Républiques modernes pourroient-ils égaler ceux des anciennes ? Une nouvelle différence dans le degré de leur imagination met une nouvelle différence dans le degré de leurs talents. Ce sont les grands théâtres.

Un Corps de Magistrats, qui accoutumés à la marche lente & régu-

liere de la justice , refusent de suivre
 l'Orateur dans ces écarts rapides ,
 & ces bonds hardis , qui sont pour
 lui comme autant de pas vers le
 grand ; une assemblée de Juges que
 le sang froid de la raison domine ,
 & dont le génie naturellement enclin
 au despotisme , se roidit avec force
 contre toute impression étrangere ;
 un Sénat, c'est presque le seul théâtre
 que les Républiques modernes ou-
 vrent à l'Éloquence. Demander qu'à
 l'aspect d'un théâtre & si obscur &
 si redoutable, l'imagination de l'Ora-
 teur éclate & fasse usage de ses traits
 les plus puissants , c'est demander
 l'effet après avoir détruit la cause ;
 c'est exiger que l'Orateur agrandisse
 ses idées , lorsque tout concourt à
 les rétrécir ; qu'il s'élève au dessus

de lui-même, là où il doit s'abaisser
 au dessous de tout ce qui l'environne;
 qu'il étale les plus vives images à
 des yeux qu'elles blefferoient; qu'il
 excite des tempêtes sous un ciel
 exempt de nuages; en deux mots, qu'il
 fasse parler l'enthousiasme & l'ima-
 gination devant des Juges obstinés
 à ne les point entendre.

Un théâtre bien plus frappant &
 bien plus favorable étoit ouvert aux
 Orateurs de Rome & d'Athenes;
 c'étoit Athenes, c'étoit Rome elle-
 même. C'étoit Athenes, je veux
 dire l'élite des Grecs, le concours
 de ce qu'il y avoit de plus éclairé
 & de plus indépendant, au sein de
 la plus indépendante & de la plus
 éclairée des nations. C'étoit Rome,
 j'entends & ce même Sénat que

Cynéas avoit pris pour une assemblée de Rois, & ce même peuple, dont la majesté confondoit, maîtrisoit tous les peuples de l'Univers. C'étoit Rome, c'étoit Athenes, je réunis ainsi les deux peuples de l'antiquité les plus susceptibles de mouvements divers ; les plus prompts à céder aux différentes impressions de pitié, de vengeance, de terreur ; les plus faciles à s'émouvoir par les spectacles ; (*) les plus propres à inspirer & à saisir les grandes images. Voilà dans les anciennes Répu-

(*) « Le Peuple Ro- » changer la forme de la
 » main, dit le célèbre Au- » République. La vue de
 » teur del' *Esprit des loix*, » Virginie, immolée par
 » s'émouvoit plus qu'un » son pere, fit changer les
 » autre par les spectacles. » Décemvirs. La robe san-
 » Celui du corps sanglant » glante de César remit
 » de, Lucrece fit finir la » Rome dans la servitude.
 » Royauté. Le Débiteur *Esprit des Loix*, liv. XI,
 » qui parut sur la place chap. XV.
 » couvert de plaies, fit

bliques les spectateurs que l'imagination avoit à charmer ou à troubler; voilà les Juges dont elle devoit surprendre ou enlever le suffrage; voilà le théâtre de ses richesses & de ses travaux, de ses combats & de ses victoires.

Théâtre infiniment précieux pour l'imagination. Jetons un coup d'œil sur les deux principaux avantages qu'elle en retiroit. Le premier étoit une noble confiance. C'est ainsi que nous appellons le sentiment de notre supériorité. Pour nous la prouver à nous-mêmes, cette supériorité, & pour en convaincre les autres, à quels témoignages n'avons-nous pas recours? Or quel témoignage plus éclatant & plus décisif de la supériorité d'un seul sur tous les autres,

que l'empire exercé par un Orateur sur tout un peuple attentif à sa voix, docile à ses transports, & dont il change à son gré, d'un mot, d'un geste, d'un regard, les préjugés & les passions ? Représentez-vous d'un côté l'Orateur Romain, dominant du haut de la tribune sur la foule réunie des Maîtres du Monde ; de l'autre, Eschine & Démosthène, se disputant le sceptre de l'Éloquence, à la face de toute la Grece, assemblée pour les juger. Peignez-vous ces agitations violentes, comparables à celles d'une mer que l'Aquilon bouleverse avec furie ; ces transports énergiques, ces cris tumultueux, ces applaudissements, ces acclamations, par où Athenes & Rome, interrompant tout-à-coup leur pro-

fond & vaste silence, annonçoient hautement à l'Orateur son triomphe & leur défaite. Y a-t-il dans l'Univers un spectacle plus capable d'élever le cœur ou d'éblouir l'imagination ? un spectacle plus fait pour en imposer à l'amour propre , & qui puisse mieux féconder dans une ame ce sentiment de supériorité, qui en est en même temps le germe ? Une si belle vue , assez frappante pour changer sur l'arene de vils gladiateurs en héros, ne devoit-elle pas suffire pour rendre un Orateur déjà éloquent , plus éloquent encore ? Seroit-on même surpris qu'elle eût suffi quelquefois pour former à l'Éloquence l'Orateur qui sembloit le moins fait pour elle ? Et peut-on douter que les Républiques moder-

nes , en fermant à leurs Orateurs l'entrée d'un pareil théâtre, ne sapent un des premiers fondemens de l'Éloquence ? Ne fait-on pas que privé d'un tel appui , & transporté de la place publique dans le palais de César , le génie même de Cicéron chancela ? (*)

C'étoit le premier avantage des grands théâtres de Rome & d'Athènes , que d'inspirer à l'Orateur une noble & heureuse confiance. Le second avantage qu'il en retiroit , étoit une merveilleuse facilité à faire passer dans les spectateurs les mouvemens dont il étoit lui-même agité.

Les plus grands coups de l'Élo-

(*) Voyez le commencement de la harangue de Cicéron , *pro Dejotaro*.

quence sont ceux qu'elle porte sur les passions ou les plus vives ou les plus générales. Peu convenables à ces assemblées particulières, au milieu desquelles on ne rencontre, pour l'ordinaire, que des passions ou trop foibles ou trop bornées ; les grands mouvements de l'Éloquence ne peuvent donc s'imprimer avec un plein succès, que sur la multitude, dont les passions affranchies des liens de l'éducation, dociles à la voix de la nature & animées les unes par les autres, sont aussi par-là même & très-étendues & très-violentes. C'est pourquoi que l'on pèse attentivement & dans toute autre balance que celle du préjugé, les traits les plus vantés de la sublime Éloquence, & l'on reconnoitra sans

peine , que semblables à des éclairs qui pour briller exigent l'étendue des cieux , la plupart de ces traits , après avoir éclaté dans la place publique & aux yeux de la multitude , se feroient évanouis dans un Sénat.

En effet l'art d'émouvoir un Sénat est bien différent de celui d'émouvoir un peuple. L'Éloquence nécessaire pour le premier , est une Éloquence toute d'artifice, de raison, de politique. C'est-là sur-tout qu'elle doit vaincre en paroissant céder ; aller au cœur par la route de l'esprit ; voiler, ralentir, interrompre sa marche pour l'assurer. L'Éloquence nécessaire pour un peuple, n'est autre que l'Éloquence du cœur , de la vérité, de l'humanité. La Nation en corps est tout à la fois le Juge le plus

plus ardent & le plus flexible. Elle aime à être fortement émue , & préfère les clartés éblouissantes de l'imagination à la douce & paisible lumière de la raison. La liberté de l'Orateur flatte la sienne; les invectives même sont applaudies , parce que c'est le zèle qui parle & le besoin qui écoute. Ce n'est pas une assemblée de tyrans à qui on ne puisse montrer les objets qu'à travers le nuage de l'erreur ou de la flatterie; c'est une multitude de Citoyens qui par intérêt autant que par habitude veulent tout voir à découvert; qui souhaitent passionnément la vérité, qui la demandent à grands cris, & qui la reçoivent avec d'autant plus de chaleur, qu'elle leur est présentée avec plus de lumière.

Peuples ! s'il en est parmi vous, qui jaloux de leur liberté, lui cherchent un appui & un aliment dans l'Éloquence; Peuples! deux moyens vous sont offerts pour y réussir. Donnez un libre effor à l'imagination de vos Orateurs; placez-les sur de grands théâtres; appliquez-les à de grands fujets. Nourrissez, fortifiez en eux le sentiment, en allumant dans leur cœur, avec un amour ardent pour la gloire, un amour plus ardent encore pour la patrie. Bientôt élevée jusqu'au ciel, & déployant au loin ses rameaux bienfaisants, l'Éloquence, telle qu'un arbre antique & majestueux, vous couvrira de son ombre; vous offrira un asyle assuré contre les orages de la sédition & le souffle brûlant de la tyrannie;

(51)

vous donnera des fruits de liberté
& de gloire, pareils à ceux qu'elle
produisit autrefois chez les deux
premiers peuples de l'Univers.

Parva sub ingenti matris se subjicit umbra.

VIRG. Georg. lib. II, v. 19.

F I N.

Vu l'Approbation , permis d'imprimer.
A Lyon , le 18 Juin 1760.
Signé LA ROCHETTE.

THE
JOURNAL OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10. PART 1. 1880.